

A côté de l'Histoire

## UN AMBASSADEUR FASTUEUX

Le dix-septième siècle, qui compte tant de figures étonnantes, hautes en couleurs, enlevées à larges traits, n'en a guère connu de plus originales que celle de Charles de Ferriol, baron d'Argental. Pour le prendre à son origine, c'est un mousquetaire assez grossier; plus tard, ce sera un intrigant madré qui versera dans la diplomatie et finira comme ambassadeur fastueux du grand roi auprès du Grand Turc. Enfin, pour la postérité, ce sera celui qui découvrit ce trésor d'Asie, cette rose d'Orient à la grâce française qui s'appelait Mlle Aïssé, et dont l'apparition bouleversa la cour du Régent.

Il était fils d'un conseiller au Parlement de Metz : bonne famille et quelque bien. Il tenait de feu madame sa mère un goût profond pour le désordre, et de son père une verdeur de langage et une violence dans la colère qui ne savait pas se contenir. Un peu rougeaud et le poil hirsute, jamais on ne vit perruque plus mêlée que la sienne, dentelles plus chiffonnées, habits plus mal brossés. Coureur de ruelles, comme il se doit, toujours prêt à tirer l'épée, courageux et ripailleux.

A vingt ans il quitte la maison paternelle et s'engage dans les mousquetaires de M. de Beaufort pour combattre les Turcs dans l'expédition de Candie. Il a comme compagnon Chamilly, le futur maréchal de France, qui lui sera plus tard une aide précieuse. Remarqué tout de suite pour sa bravoure et son audace, il se bat comme un lion et file le parfait amour aux pieds des belles étrangères que le hasard met sur sa route. Malheureusement, il a le tort de se laisser surprendre par le capitaine Maupertuis au moment qu'il rendait ses hommages à la maîtresse de ce dernier. Fou de colère, Maupertuis le fait chasser de l'armée.

Ferriol ne s'embarrasse pas pour si peu : quand on a une bonne épée et quelque faconde, on sait bien qu'il ne manque pas de princes pour vous prendre à leur service. En attendant, il remplit la Pologne et Varsovie de ses débordements, de ses duels et de ses frasques amoureuses. Il y joue un jeu d'enfer, se livre à mille folies, et devient le bon ami de Mme de Béthune, la femme de l'ambassadeur de France. C'est une créature habile, insinuante, fort intrigante, sans cesse en rapports avec Versailles, qui y entretient de loin ses amitiés et ses complicités. L'ex-mousquetaire est assez retors pour comprendre qu'elle peut faire sa fortune; il s'attache à elle, et elle le sert effectivement, car quelques années plus tard le roi lui confie une mission. Si étrange que la chose puisse paraître, l'ancien rival de Maupertuis, promu à un grade supérieur, est chargé d'aider le comte Tokly à soulever les Hongrois et à s'affilier aux Turcs dans la lutte contre l'empereur. Ne trouvant pas suffisante cette marque de confiance, il discute, du reste, à distance au sujet de ses émoluments, se révélant tracassier, âpre au gain, madré en affaires. Il obtient 2,000 livres par mois, et Louis XIV ajoute une pension de 1,000 écus.

Voilà Ferriol lancé à nouveau en pleine guerre. Durant des années, il va combattre pour le sultan; mais, cette fois, c'est à Constantinople qu'est son quartier général, et il vient d'y faire une découverte fabuleuse : celle de l'Orient ! L'Orient véritable, intact, celui des *Mille et une nuits*, dont la magie et l'éclat n'ont pas encore été gâtés par la civilisation occidentale, où le luxe le plus écrasant se révèle par des spectacles inouïs, où un padischa s'offre la fantaisie d'avoir un nombre d'odalisques et d'esclaves égal à celui de ses chevaux : quinze cents, où Ibrahim se montre à ses sujets dans une voiture incrustée de pierres et traînée par des bœufs noirs aux harnais d'argent, où un autre sultan glisse sur le Bosphore dans une barque d'or, où tout est fabuleux, incroyable, irréel...

Un tel déploiement de luxe asiatique sous le plus beau ciel du monde tourne la tête de Ferriol, qui n'était déjà pas très solide : le pays de ses rêves, mais c'est celui-là, il n'en veut plus connaître d'autre à l'avenir. Et, à la grande stupéfaction de tous, ce Français, ce chrétien se met à vivre à l'orientale, organise chez lui un véritable harem, adopte les mœurs, les usages, les sentiments des Turcs, se comporte en tout comme un fidèle disciple de Mahomet.

C'est ainsi qu'un beau jour, flânant dans Stamboul, il avise sur le marché des esclaves et achète l'enfant dont l'apparition future à la cour de France suscitera tant de commentaires et allumera tant de passions.

Elle n'est à ce moment âgée que de quatre à cinq ans, et on la lui vend quinze cents livres. Elle est originaire de la Circassie et répond au nom de Haydée, ou plus exactement à celui d'Aïché, nous dit Mme Jehan d'Ivray dans un charmant livre, *L'Étrange destin de Mlle Aïssé* (Nouvelle Revue critique, éditeur), où elle a conté cette jolie histoire tout embaumée des parfums de l'Arabie. Et elle ajoute : « Nous croyons la voir, cette petite : elle est vêtue de la courte chemisette de gaze brodée d'argent, ses jambes minces disparaissent dans le large pantalon bouffant de soie cerise ou bleu pâle qu'un cordon serre à la cheville. Une ceinture, trop grande pour elle, encercle sa taille. Ses cheveux châtain qui bouclent encore sont enfouis sous une étrange calotte de velours d'où s'échappent des flots de rubans entremêlés. » Tout annonce

qu'elle sera belle, depuis la finesse de ses pieds déjà passés au henné jusqu'à l'opulence de ses cheveux violemment parfumés, jusqu'à ses attaches aristocratiques et au feu sombre de ce regard qui dévisage avec anxiété son nouveau maître.

Sans doute, Ferriol ne voit encore en elle qu'une jolie poupée circassienne avec qui amuser son harem. Précisément sa favorite est du même pays qu'Aïché : elle la prend sous sa protection, lui enseigne quelques mois de turc et de français, l'emmène par la ville, la présente à ses compagnes, l'embarque sur le joli caïque rouge à la tente armoriée qui promène sur les eaux bleues Ferriol et ses femmes soigneusement voilées, car, maintenant, c'est l'occupation principale de cet ancien guerrier endormi sous les roses de l'Orient.

Cette vie inimitable l'enchantait visiblement, mais il la trouverait plus belle encore s'il avait auprès du sultan une place honorifique qui lui permit un plus grand déploiement de luxe : ce violent est possédé maintenant de la frénésie de la dépense et de la richesse étalée. Quelle plus belle situation, au fait, pourrait-il rêver que celle d'ambassadeur de France ? Il vient d'avoir une altercation violente avec le comte de Châteauneuf qui représente Louis XIV auprès du Grand Turc, et brûle de se venger en faisant sauter l'ambassadeur. C'est un projet moins insensé qu'il n'a l'air, son amie Mme de Béthune étant rentrée à Versailles et intrigant déjà depuis plusieurs mois en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, Ferriol décide de revoir la France, et quitte la Turquie dans un grand déploiement de faste. Il ramène avec lui une multitude d'étoffes, de faïences, de bijoux, qu'il a rafiés à vil prix dans les bazars de Constantinople et qu'il espère bien revendre à Paris avec de gros bénéfices, car un homme d'affaires a surgi chez cet ancien soldat. Avec les bagages, il emporte aussi la petite Aïché, dont la gentillesse l'émeut, et qu'il veut adopter plus tard, confie-t-il à son entourage. On débarque à Marseille, on fait baptiser la petite à Lyon, en passant, et l'on s'installe à Paris dans un sombre hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin où habite le frère de Ferriol, Augustin, conseiller du roi.

C'est là que notre homme va laisser la pauvrette, si dépaycée dans les brumes parisiennes, aux mains de sa belle-sœur, laquelle s'efforcera de l'appivoiser et finira par l'envoyer au pensionnat des Nouvelles-Catholiques.

Cependant, un grand destin attend Ferriol : secondée par Mme de Béthune et soutenue en dessous par Mme de Maintenon, son intrigue réussit, et il emporte l'ambassade rêvée. Aussitôt l'insatiable emplit Versailles de ses plaintes sur l'insuffisance des sommes qu'on lui alloue. Il faut faire grande figure en Orient, proclame-t-il à tout venant, et il s'indigne des pauvres 80,000 livres de traitement qu'on lui consent, de son quart des droits de douanes, de ses bénéfices sur les consulats. Il crie tant et si fort que le roi lui fait remettre 20,000 livres de plus.

Ainsi lesté, et décidé à jeter l'argent par les fenêtres en faisant de fructueuses affaires au passage, il repart pour l'Orient avec cent serviteurs, trente chevaux, trois cents ballots de cadeaux pour le Grand Turc, un équipage de souverain en voyage. Ses bagages sont si lourds que les péniches qui les transportent manquent de sombrer dans le Rhône. A Avignon, il est reçu par le légat du pape comme un roi. A Marseille, il règle avec les échevins tout ce qui concerne les Etats du Levant, et embarque sur le *Bizarre*, suivi de trois autres bateaux. C'est une véritable flottille qui accompagne l'ambassadeur de France, lequel se promène pendant quatre mois à travers les îles barbaresques, faisant des affaires avec les commerçants, installant des comptoirs, se montrant à la fois généreux et insolent, refusant de saluer au passage le grand maître de l'ordre de Malte, ameutant à son débarquement toute la population de Stamboul. Précédé de cent hommes à pied et de trois cents à cheval, il gagne l'ambassade où il va résider pendant plus de dix années.

Pendant ces dix ans, il n'est pas d'originalités auxquelles il ne se livre, pas d'extravagances qu'il ne fasse. Il refusera de quitter son épée pour être présenté au sultan, et manquera ainsi de soulever un incident diplomatique. Il prétend surpasser en luxe le Grand Turc, ne perd pas une occasion d'exaspérer les autorités ottomanes. Son orgueil, son inconduite, ses boutades sont bientôt célèbres dans tout le pays : les Turcs l'ont baptisé *Deli Hschi*, l'ambassadeur fou. Il est redevenu tout à fait oriental, a retrouvé son harem qu'il a peuplé d'une foule de belles Circassiennes, a fait choix d'une favorite qu'il appelle sa *fille d'âme*, vit à l'orientale, mange à l'orientale, mois boit à la française, tant et tant que sa folie s'aggrave.

Bientôt il devient indésirable. Ses compatriotes déposent une plainte contre lui, qu'appuie la Porte. Un certain drogman qu'il a insulté rentre en France avec un dossier accablant contre cet étrange ambassadeur. Il est impossible de ne pas le révoquer. Son successeur, le comte des Alleurs, vient prendre possession de son poste. Mais Ferriol refuse de partir. Il se raccroche de toutes ses forces à cet Orient qui l'a envoûté. Seule, la menace de la Bastille le décide à prendre le chemin du retour avec sa favorite, sa *fille d'âme*, qu'il ne veut pas abandonner.

Il a alors soixante-quatre ans. En rentrant dans le vieil hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin, il retrouve avec étonnement la douce, la tendre Aïssé. Il demeure confondu

de la transformation qui s'est accomplie chez son esclave d'hier, qu'il appelle aujourd'hui sa pupille. Tant de beauté, de jeunesse et de distinction ne sauraient le laisser indifférent : ces beaux yeux d'Orient avec une grâce toute française, c'est un contraste unique dont beaucoup vont devenir fous. Le vieil homme succomba. Elle resta fidèle à son tyran, comme dit Michelet, et, jusqu'à sa mort, le soigna vieux et malade. Il lui laissa une petite rente et le billet d'une forte somme si elle se mariait. Mais voyant que l'avare Mme de Ferriol gémissait d'avoir tant d'argent à donner à une étrangère, Mlle Aïssé jeta au feu le billet et se voua à la pauvreté.

JULES BERTAUT.

